

— Quand, dans un cercle choisi, on laisse les dames bâiller entre elles, peut-on, au bal, s'occuper de la première venue, et courir après?

— Hum! dit-il en secouant la tête, vous n'arrivez au but que par des chemins détournés.

— Dans ce siècle si rapide qu'il semble traverser le temps comme un éclair, où la société en travail est jetée hors de ses voies, où nul ne peut faire halte dans une position, car le présent est gros d'une régénération complète pour un prochain avenir, il est bien des conditions que je plains; il n'en est aucune qui me semble plus triste que celle des femmes. Croyez-le bien, si elles n'en viennent pas bientôt à la vie retirée des Anglaises, si elles ne se peuvent pas résoudre à se suffire, si, buttées aux souvenirs de l'ancien régime et à tout ce qu'on raconte des salons de l'Empire et de la Restauration, elles recherchent encore l'entretien des hommes, vous serez témoin d'un effroyable débordement de mœurs. Les deux sexes ne parlent plus la même langue; préoccupée de graves intérêts, la jeunesse n'a pas le loisir d'être frivole; ce qu'on appelait jadis *faire sa cour*, entraîne trop de soins minutieux, de fatigants détails. Pour nous avoir, il faudra que la femme s'offre et se livre; et, une fois sur cette pente, qui peut dire où elle s'arrêtera? Les mœurs sont comme les fruits qui

obéissent, pour naître, à des lois voulues; l'époque leur est ce que le climat est aux fleurs. La guerre civile nourrit toujours les mœurs politiques au détriment des mœurs privées; c'est un soleil du tropique qui se plaît aux grandes et fortes végétations, leur verse tout ce que ses feux recèlent de puissance, et brûle l'humble fougère.

— Où en voulez-vous venir?

— Si, par exemple, ces dames, pour être venues de lieux que je ne veux pas dire, n'en conserveraient pas moins un reste de cette pudeur qui semble être l'expression la plus pure de ces belles et délicates organisations, aujourd'hui je serais peu surpris si elles mettaient bas toute contrainte, comme dans ces heures d'entraînement et d'ivresse où l'on oublie le monde et soi-même.

— A leurs propos j'ai déjà cru m'en apercevoir, et j'estimais que, pour peupler le bal, on était descendu d'un étage. Il est vrai qu'elles ne les tiennent qu'à voix basse.

— C'est qu'il y a toujours une morale publique.

— Vous pourriez dire vrai, répondit l'autre devenu rêveur.

— Prenez-moi sous le bras, et entrons au cœur de cette foule... Sur les visages que ne nous cache pas le masque, dans les tournures qui ne se per-

dent pas dans l'ampleur du domino, ne trouvez-vous aucune matière à observation? Et tout ce monde, ceux du moins qu'on peut voir, ne portent-ils pas, sur la face, l'empreinte de la guerre civile?

— Vous allez un peu bien loin, dit son ami en souriant.

— C'est à tel point, la chose saute tant aux yeux, que je gagerais de deviner, à l'air, l'opinion politique de chacun. Voyez! c'est une société gênée, mal à l'aise, qui se contient, qui s'observe, à qui il manque un lien qui unisse. Ici, comme ailleurs, le public se peut diviser en trois catégories. Ces jeunes hommes, en frac vert étroitement boutonné, à la démarche vive et hardie, qui portent la tête légèrement penchée, et qui ont, dans le regard, de l'exaltation et de l'audace; ce sont nos modernes *cavaliers*; ils en ont le courage et les élégantes manières, tout, presque jusqu'au costume; car, ces pantalons à demi-bouffants sur les hanches, cet habit collé à la poitrine, ont un faux air de ces riches vêtements immortalisés par le pinceau de Van-Dyck; on chercherait volontiers la dentelle à leur col, et la plume de feu à leur tapabor. Ils sont au bal comme dans le monde; ils semblent ne s'y pas reconnaître, et chercher leur société perdue. Ceux-ci, qui n'affectent aucune singu-

larité, aucune recherche dans leur port, dont la tenue est sévère, mais exacte, qui marchent d'un pas assuré, et qui ont, dans les yeux, une fierté rêveuse, ne vous rappellent-ils pas les *têtes-rondes*? ils n'en ont pas la tournure d'esprit mystique et le fanatisme religieux, mais c'est le même courage, calme et dévoué. Ils s'avancent dans la vie, insoucieux du présent; car chaque jour qui s'écoule est un pas vers l'avenir qui leur appartient. Rien n'est capable d'ébranler leur foi: elle repose sur une grande idée. Un mal imprévu, une épidémie ne peuvent pas emporter leurs principes et la force de leur parti avec la vie d'un faible enfant. La marche du pouvoir les inquiète peu; ils regardent emprisonner leurs amis comme un soldat voit tomber un camarade sur le champ de bataille, sans désespérer de la victoire; c'est qu'on ne peut pas enfermer leurs principes sous les verroux du château de Blaye. Une commune haine est le point où ils se rencontrent avec les *cavaliers*; là est tout le secret de cette tolérance mutuelle. Ils se voient, se supportent et s'estiment en hommes de cœur qui se sont rencontrés sur le champ de bataille, et qui profitent de la trêve pour se serrer la main. L'autre monde est inquiet, indécis; il ne sait pas bien s'il est peuple ou noblesse; il y a, chez lui, de l'officier de

fortune et du Turcaret; tout son luxe qu'il étale sent le mauvais goût du parvenu. En l'étudiant un peu, vous le verrez étonné lui-même de son bonheur, de cette existence large et aisée à quoi il n'était pas destiné; il écrirait volontiers sur son chapeau : Je suis un tel, telle chose. Pauvres jeunes hommes, qui ont eu si tôt les vices de l'âge mûr, et se sont rués sur la fortune dès que l'apparence en a lui à leurs yeux!... Je parle ici de ceux que vous pourriez nommer. Les autres ont la tête lourde, le regard hébété, les mains dans les poches; on dirait d'une liquidation ambulante. Ces trois mondes vont, viennent, sans jamais se mêler, en se mesurant des yeux, quelquefois en se heurtant du coude; et n'était que le siècle n'est pas au duel, parce qu'il y a déjà assez des périls de la vie et des querelles de parti à parti, vous pourriez bien avoir une scène sanglante. Encore un coup, tout ceci sent la guerre civile.

— Pas plus qu'autre chose.

— Mais pas moins. Je n'ai pas prétendu que le bal fût un lieu privilégié.

— Il y a peut-être à réfléchir là-dessus.

— Libre à vous. —

Il se fit alors un vaste mouvement dans la salle. On se rangeait en cercle; les loges se remplissaient de spectateurs attentifs; et divers grou-

pes se formaient vers le milieu du bal. Enfin, voilà que le signal part de l'orchestre. Ce n'est plus la valse avec ses gracieux contours, ce n'est plus le léger et rapide quadrille qu'il provoque; c'est une danse aux attitudes lascives, et qui jusqu'ici n'avait pas osé franchir les portes des salons; danse vive et joyeuse en ses mouvements, qui sent l'ivresse, la bonne ivresse, celle du peuple, celle du plaisir. Elle est entrée, hardie et fière, à l'Opéra, sans fraude, sans surprise, son nom sur sa cornette, et disant : Me voilà!... Oh! donnez-lui des prés, des fleurs, entourez-la d'un rideau de ces larges peupliers au feuillage noir et argenté, qui frémissent au plus léger murmure du vent, et s'agitent comme la surface d'un lac; jetez sur elle, pour réseau, un ciel pur d'Espagne ou de Provence, cet air suave et transparent qui poétise tout, cet air qui tourbillonne comme une fumée d'azur, et tout deviendra charme, abandon, mollesse; ces gestes brusques et saccadés s'assoupliront, et vous aurez vaincu *le Fandango* en grâce et en volnpté. Mais ici elle vous effarouche, comme un homme aux manières simples et sans apprêt, dont vous recherchez l'entretien à la campagne, et qui ferait presque contre-sens dans une salle tendue de soie.

L'un des deux amis allait faire un geste de surprise, l'autre le retint.

— Dieu me pardonne, dit-il, je crois que vous allez trancher de l'homme moral. A cette heure! ici!... Pourquoi y venir?

— Mais je n'aurais pas cru... Jen'avais jamais vu...

— Il se passe à la journée mille choses que vous n'aviez jamais vues. Vos pudiques yeux n'ont-ils pas été contraints de se baisser vingt fois devant les saletés qu'étalent les marchands d'estampes? Mon cher, dans les moments de transition, la société jette son écume, mais là-dessous se perpétue l'action lente et sage du foyer. Cette jeunesse si ardente ne se peut pas reposer de ses agitations dans des plaisirs tranquilles; il lui faut des émotions aussi vives que ses passions. L'aimeriez-vous pommadée, musquée, un bouquet à la main, allant de ruelle en ruelle débiter des fadeurs à Chloris? Prenez-la telle quelle, et trempée dans deux années de lutttes courageuses d'une part, de mensonges et de déceptions de l'autre. Les bals que donnait Catherine de Médicis ne devaient guère être plus chastes.

— Mais....

— Eh morbleu! quand, déçu de toutes les espérances, on n'a plus foi à rien, quand on sent la terre manquer sous les pieds, quand nul homme d'action ou d'intelligence ne se peut promettre que demain viendra après aujourd'hui, vous prétendez soumettre à l'exactitude de votre

compas moral les actions humaines!... La société semble avoir été traînée dans un lieu de débauche. C'est aux penseurs de cuver promptement l'orgie, et de jeter un voile pieux sur les nudités et les misères étalées.

— Quel bruit! quel désordre!... Les danseurs s'enfuient éperdus.... Pourquoi cette légion d'hommes à mine suspecte et bardés de rubans rouges?

— Je les attendais, dit l'autre en souriant. Pauvres fous! ils s'en prennent à l'émeute et à la danse, comme l'enfant maladroit s'en prend, dans son ignorante rage, à l'instrument avec quoi il se blesse. Il serait beau et moral en effet qu'on exploitât largement une révolution, qu'on s'embarquât sur elle, en lui disant : Rentre dans ton lit; mon affaire est faite!... Pauvres, pauvres fous! Le fleuve est débordé; il faut qu'il bouillonne, jusqu'à ce qu'ayant trouvé sa voie d'écoulement, il nous emporte tous dans son vaste flot, au nouveau lit qu'il cherche et se creuse!...

— La police faisant de la morale!...

— C'est son déguisement, son masque.

— Elle est vaincue; elle fuit.

— Oui, mais en entraînant les prisonniers qu'elle a faits. Eh! messieurs, de grâce, si vous nous voulez gratifier d'un ordre de choses un

peu moins tolérable que l'ancien régime, laissez au moins à la jeunesse son ancien privilège de battre le guet.

— Décidément, mon ami, reprit l'autre après un moment de silence, je crois qu'il y a du vrai dans votre idée.

— Si nous la voulions suivre dans ses moindres détails, elle nous apparaîtrait dans toute son évidence. Voyez ce groupe d'hommes que l'on heurte sans daigner même les honorer d'un regard? ce sont sept ou huit notabilités parlementaires dont la seule présence aurait, il y a trois ans, mis le bal en émoi; honorables de tout point, et qui n'ont eu que le malheur, manquant d'haleine, de s'asseoir sur la première borne trouvée sur la route et de croire que la société serait aussitôt lasse et essoufflée. On ne prend pas plus garde à eux que s'ils faisaient des lois. Ici, c'est un savant qui a traduit un livre qu'il ne comprenait point, et l'a enrichi de notes explicatives; on l'a fait pair. Il vit de sa science, et d'une pension de la liste civile; à ce régime on ne devient pas grand seigneur, et ce monsieur est censé représenter l'aristocratie. Où est le mal, vous dis-je? la patente a succédé aux parchemins, et je suis chaussé, désaltéré, vêtu, rasé peut-être par des aristocrates qui sont obligés de me respecter beaucoup, moi, humble pro-

létaire. Tout ce beau système est écrit dans la boue qui souille la cire des souliers de monsieur le pair. Ah! qu'il fait beau vous voir, messieurs les aristocrates besoigneux!... Mais voici donc mon idée. La nature est bornée comme nous; notre étroit cerveau ne pouvant contenir tout ce qui le frappe, se fait des généralités; la nature s'en fait aussi. C'est pourquoi dans chaque partie se réfléchit l'image du grand tout. Là-dessus, regagnons notre gîte; laissons le siècle lutter, au bal, avec la police; nous pourrons, chemin faisant, nous émerveiller à ce givre qui tant vous plaît.

REY DUSSUEIL.

